



## Le Père de Nafi

de Mamadou Dia

Avec Saikou Lô, Alassane Sy, Penda Daly Sy,...

Sénégal/France – 09/06/2021 –

1 h 47 – V.O.S.T.

Jeudi 21 octobre 2021 21h

Dimanche 24 octobre 2021 19h

Lundi 26 octobre 2021 14h

Mardi 26 octobre 2021 20h

Court métrage : **CADAVRES EXQUIS**

Valérie Mréjen – Documentaire – 5'

Un grand moment face caméra qui laisse la parole aux enfants, drôle et touchant !

Valérie Mréjen a demandé à des enfants de raconter des souvenirs de cinéma. Filmés face caméra, ils parlent des films marquants et leurs expériences liées aux premiers pas de spectateur de cinéma. Quand les petites têtes blondes et brunes se mettent à expliquer ce qu'elles ont vu, ça vaut son pesant d'or.

---

Le cinéaste **Mamadou Dia** dit qu'il n'a pas grandi avec le « *feu qui brûle en lui* », qu'il ne rêvait pas à 5 ans d'être cinéaste, qu'il n'imaginait d'ailleurs pas forcément que ce métier existait, et que du reste, dans son village de Matam, au bord du fleuve Sénégal « *il n'y avait pas beaucoup de maisons équipées en électricité alors même qu'on vivait bien* ». Mais il explique tout autant qu'il a grandi en voyant énormément de films chez des voisins qui avaient la télé, laquelle était toujours installée dans une cour centrale intérieure ouverte à tous, où passaient énormément « *de westerns, de films indiens sous-titrés et du néoréalisme italien. On se mettait sur des nattes, on s'asseyait à l'ombre, il y avait un vent frais qui soufflait dans les arbres, on mangeait, c'était le soir, on discutait de ce que l'on voyait. C'était vraiment comme du cinéma en plein air, et le lendemain, les enfants jouaient les scènes qu'on avait vues la veille, que ce soit des séries B américaines ou Le voleur de bicyclette. On n'avait d'ailleurs aucune idée du nom des cinéastes. Simplement, il y avait une culture de l'image via les films qui étaient diffusés sur la chaîne nationale sénégalaise, souvent en version originale.* »

**Le Père de Nafi** est son premier long métrage.

Le plus étonnant, c'est le rythme. Tout est doux, soyeux, sous-tendu par une fureur latente. La lumière du désert nappe ces rues de terre battue, ces visages inquiets, ces gestes venus du fond des âges.

Naissance d'un grand cinéma, porté par un feu qui couve au cœur de l'Afrique mère.

François Forestier – *Le Nouvel Observateur*.

Un premier film clair et affirmé, beau portrait d'une culture sénégalaise qui se fissure (...) un très beau premier long métrage, clair et net, rapide comme un croquis, avec une image somptueuse.

Jean-Baptiste Morain – *Les Inrockuptibles*.

.../...

*Le Père de Nafi* - Mamadou Dia

**Le beau premier film du Sénégalais Mamadou Dia nous entraîne dans une subtile tragédie familiale et politique. Autour d'une jeune fille rêvant d'émancipation depuis sa ville reculée s'opposent deux visions de la liberté et de la religion.**

C'est une histoire de famille et un film politique, qui dit comment ces deux espaces, ces deux temps, menacent de se rejoindre et de se confondre, comment ce qui protège devient ce qui te perd. Tout a l'air doux au premier abord, mais déjà : la vidéo des parlementaires de Dakar se battant à coups de poing, et que la jeune Nafi s'amuse à regarder en boucle sur son téléphone au début du film, à côté de sa mère ou de son père, vaut comme image et présage de l'invasion imminente de la violence – et de son profond ridicule – dans l'espace de la petite ville tranquille. Un mariage possible, un oncle qui revient de loin, le cœur plein d'argent, de pouvoir et de vengeance et tout le décor va changer.

Ce qui apparaît et frappe progressivement dans *le Père de Nafi*, le premier film du réalisateur sénégalais Mamadou Dia, outre son attention plastique, qui ne trompe pas, aux petites choses environnantes, c'est une certaine subtilité dans la présentation des conflits, dans les positions des personnages.

Pour réduire cette impression à deux exemples : ainsi, le pseudo-rigorisme religieux de l'oncle Ousmane pose de plus en plus problème à tout le monde, mais son frère ennemi Tierno, le père de Nafi, est lui-même un imam plutôt traditionnel, et tout ce qui s'ensuit viendra de la nuance. Plus loin, une scène avec son amie explique que son mariage avec son couin Tokaya pourrait empêcher Nafi de partir faire ses études de neurosciences, mais qu'il s'agit pourtant d'un vrai amour, plein de confiance, une amitié et, en fait, une alliance. Nul doute qu'un film plus basement scénaristique aurait opposé les deux frères en un véridique libéral et un sincère fanatique, ou recodé le choix de Nafi entre mariage forcé et indépendance chérie. Si *le Père de Nafi* est bien une fable et une tragédie, ce ne sont pas celles que le reste du monde, celui qui s'étend en dehors de la petite ville semi-fictive de Yonti (alias de Matam, dans le nord-est du Sénégal, à la frontière avec la Mauritanie), attend pour apaiser sa soif de récits bien tranchés.

Et puis, l'homme du titre, Tierno (Alassane Sy) : on navigue avec lui dans des sables mouvants. Voici un père à la fois très jeune et très vieux, un vieillard de trente-cinq ans, héritier d'une sagesse ancestrale mais timide et maladroite, un étrange patriarche à peine adulte, et promis en secret à une mort imminente : un enfant obligé d'écrire son testament. Ce qu'on appelle un beau personnage. Ils se font rares, et prennent leur temps à approcher.

Au reproche d'un magazine de cinéma hollywoodien louant le film mais déplorant la lenteur des dialogues, le temps laissé entre les répliques, Mamadou Dia a donné ailleurs une réponse : c'est le rythme réel du parler de sa ville, la façon tranquille dont les gens de la région se répondent tous les jours. Et il semble bien que *le Père de Nafi* soit formellement pris entre plusieurs rythmes asynchrones, qu'il intègre ou désintègre selon les moments : entre la rapidité du cinéma mondial, son efficacité de l'émotion et la lenteur de la vie locale, l'inertie de l'espace familial, si lent à la détente à l'instant du danger.

Mais aussi l'inverse, finalement entre la vivacité des histoires minuscules, intimes, qui s'agitent dans le cœur et la tête des personnages, et la grande bêtise balourde, massive, des forces géopolitiques qui débarquent dans leur quotidien. Les petites marionnettes du drame sont bien plus agiles et sensibles que la grosse main de l'histoire qui tire les ficelles. Et c'est la mise en scène qui le dit, y compris ses déséquilibres, sa façon de ne pas tout maîtriser de ses divers effets. Mamadou Dia ne filme pas tout de la même manière : on est soit en plein dans les visages, à déchiffrer en gros plan leurs tempêtes dissimulées, soit un peu à côté des choses, les grands événements ou les grandes décisions ayant plutôt lieu entre les plans, entre les scènes. On voit des humains réfléchir, tenter une issue, et se tromper gravement, en voyant ce qu'ils pouvaient faire : fable. Mais on capte ce qui les anime et les meut à chaque seconde de ce fiasco : cinéma. *Luc Chessel – Libération – 9 juin 2021.*

Prochaines séances : *Onoda* jeudi 28 octobre 18h30, dimanche 31 octobre 11 h, lundi 1<sup>er</sup> novembre 19h.